

Le réveil des étudiants américains



Un de nos camarades des E.S.U. vient de passer un an et demi à Berkeley. Il a donc assisté à la naissance de l'agitation politique à l'Université de Californie. Ses différents contacts lui ont permis d'écrire certaines de ses conclusions pour Tribune Etudiante.

Quand un étudiant du P.S.U. va passer un an et demi à Berkeley, même s'il est aux USA, il cherche à se retrouver dans un milieu familier. Ce milieu familier, c'est évidemment les groupements politiques de gauche américains. Après avoir fait la tournée des groupes de gauche, des trotskystes aux sociaux démocrates, l'étudiant PSU a un sentiment de malaise encore plus grand : ces étudiants sont américains avant tout : une philosophie ultra matérialiste les domine. Les trotskystes en sont encore à la paupérisation absolue : en Californie cela est encore plus ridicule que Place Kossuth. La formation générale de ces étudiants est étrangement inexistante, un militant de base ESU ferait des complexes de supériorité en discutant avec un responsable étudiant "de gauche" à Berkeley. Lukacs, Rosa Luxembourg et les philosophes ainsi que la philosophie marxiste sont totalement inconnus.

Lukacs ? Jamais entendu parler. Cet anti-intellectualisme américain, qui frappe aussi les milieux progressistes est dû à notre avis essentiellement au système d'éducation américain qui, entre autre, a le pouvoir de dégoûter tout étudiant d'ouvrir un livre quelconque, sauf pour préparer ses examens.

une logique anti - intellectuelle

La bibliothèque principale de Berkeley, faite pour 27 000 étudiants, est pratiquement aussi grande que la Sorbonne, sans compter une pléiade de bibliothèques spécialisées par département. Ces bibliothèques contiennent, en anglais et dans leur version originale, tous

les ouvrages appelant à se rebeller contre l'ordre établi : des oeuvres complètes du Marquis de Sade à celles de Trotsky, en passant par toute la littérature F.L.N. du temps de la guerre d'Algérie. Ces bibliothèques sont fréquentées, les étudiants emportent souvent les livres chez eux. Alors, comment expliquer ce vide intellectuel ? Par le système américain de dissertation écrite (paper), totalement différent de la dissertation française.

L'étudiant américain suit des cours qui, au contraire de la France, où ils sont annuels, durent un trimestre ou un semestre, cela variant suivant les universités. Ses examens terminaux ont donc lieu pour chaque cours (il en suit généralement quatre) tous les trimestres ou tous les semestres. La note de l'examen compte à peu près autant que celle donnée pour la dissertation trimestrielle ou semestrielle. Ces dissertations variant entre 10 et 50 pages. Elles sont le résultat d'une recherche personnelle dans des ouvrages se rapportant au sujet du cours et non pas une récitation plus ou moins juste ou brillante du cours magistral, comme en France. C'est dans ce travail de recherche que réside toute la logique anti-intellectuelle, aussi étrange que cela puisse paraître. L'étudiant américain doit lire une dizaine de livres en une semaine pour une dissertation d'un cours particulier. "Lire" veut dire lire dans l'optique de son sujet, autrement dit "lire en travers" et s'arrêter sur les passages susceptibles d'être intéressants pour le sujet même de la dissertation. C'est à dire que les étudiants américains ne lisent pas pour voir ce que l'auteur a cherché à écrire. Selon Sartre un ouvrage de littérature prend une signification quand il est ouvert par un lecteur. Quand ce lecteur est un étudiant américain, il faut croire que cette signification est très restreinte, subordonnée au sujet de la dissertation. De cette façon ces étudiants américains ont eu sous leurs yeux une quantité très grande de livres, sans pour autant avoir une perception nette de la signification de ces ouvrages. On pourrait dire, sans vouloir faire de polémique malheureuse, que les étudiants américains "ne savent pas lire".

Une fois parcourus ces innombrables ouvrages, sans qu'il leur en reste quoique ce soit, il est certain qu'ils sont découragés à la vue même d'un autre livre, ce qui les entraîne "à ne pas lire en dehors de leur travail étudiantin. Et pourquoi liraient-ils puisqu'on leur a justement appris à ne pas lire", selon les

termes que nous avons utilisés plus haut. Dans ces conditions les discussions dans les cafés (qui sont moins nombreux qu'au Quartier Latin) ne peuvent pas apporter aux uns la culture générale des autres, puisque le niveau de départ est presque nul. Ce raisonnement ne tend pas à vouloir montrer que les intellectuels américains n'existent pas, mais seulement qu'ils sont extrêmement rares et qu'ils ont le mérite non banal d'avoir réussi à vaincre le mécanisme "anti-intellectuel" des universités U.S.

Cette logique anti-intellectuelle est actuellement battue en brèche par l'intérêt suscité par la guerre au Vietnam. Lorsque 30 000 personnes participèrent pendant 36 heures aux journées sur le Vietnam, les 21 et 22 mai 1965, ils n'écoutaient pas Isaac Deutscher pour faire une dissertation sur les communistes à travers les âges, mais plutôt parce que la guerre les concerne au premier plan. Mais nous aurons l'occasion de reparler des contradictions de cette machine, par ailleurs très bien huilée, qu'est le capitalisme américain.

conformisme social et beatniks

La Californie est un des états américains avec le plus haut revenu moyen annuel par tête d'habitant : 16.000 \$ bien avant New-York (14000 \$ par tête et par an). Les étudiants sortent de milieux très aisés qui peuvent leur payer des études qui sont doublement payantes : frais d'inscription exorbitants et logement, nourriture à payer en plus (alors qu'en France l'enseignement n'est que "simplement payant" : nourriture, logement, bouquins). Avec ce niveau de vie et cette origine sociale, les beatniks abondent. Etre beatnik, à Berkeley comme à New-York, c'est une façon de montrer son désaccord avec l'ordre établi. Vous êtes contre "l'american way of life", contre Johnson ? devenez beatnik, c'est la solution. Lors d'une discussion entre un ami algérien et un groupe de beatnik, ceux-ci le félicitèrent d'avoir participé à la résistance contre les colonialistes français, qui ont été finalement "foutus à la porte" (Kicked out).

Mon ami se brouilla définitivement avec eux en leur répondant : quand nous avons des opinions, cela entraîne chez nous un engagement politique actif et ne nous empêche pas de nous laver. Cela se passait en 1964, avant que Berkeley soit agité par des manifestations dont les échos, bien déformés, arrivèrent jusqu'à Paris.

En septembre 1964, l'Administration décida unilatéralement de retirer aux étudiants le droit d'avoir des tables à l'entrée principale de l'Université, droit qui leur permettait de récolter des subsides et des adhérents à leur mouvement, ainsi que de faire de la propagande. Tous les groupes politiques, des goldwateristes aux trotskystes, s'unirent contre cette décision, derrière les grands principes de liberté inscrits dans la Constitution américaine. L'administration multiplia maladroites et provocations ce qui entraîna 800 étudiants à occuper les locaux de l'administration dans la nuit du 4 au 5 décembre. La police mit plus d'une demi-journée pour tous les arrêter et les transporter dans une prison voisine. Cela entraîna une grève immédiate et spontanée puisque tous les leaders du mouvement étaient sous les loquets. Cette grève, la première connue à Berkeley, fut suivie à 75 %, alors qu'au début du mouvement (2 mois auparavant) une grève paraissait impensable. "Vous n'êtes pas en France" me disaient les responsables auxquels je faisais part de mes réactions.

les intellectuels non beatniks

Sur 27 000 étudiants Berkeley a 16 000 étudiants "non gradués" (faisant 4 ans d'études correspondant au baccalauréat et 2 années de faculté : la maîtrise) et 9000 étudiants "gradués" dont certains font un an d'étude pour obtenir un "masters" (équivalent licence) ou un Ph D (équivalent d'un doctorat de 3ème cycle poussé). Sur ces 9000 étudiants "gradués" il y a 1300 étudiants qui sont en même temps professeurs au niveau inférieur (les 2 premières années de "sous-gradués"). Cette espèce bizarre que sont les "teaching assistants" (littéralement assistants-enseignants, qui nous le répétons sont en

même temps étudiants) a en fait été la colonne vertébrale de tout le mouvement à Berkeley. Ils ont entre 22 et 35 ans et se considèrent comme des citoyens à part entière, qualité que l'administration leur niait de façon insultante. 80 % d'entre eux firent la grève, cela arrêta donc 80 % des cours dans les deux premières années qui comprennent la moitié de l'effectif total de Berkeley. Les étudiants des sciences humaines et de mathématiques ayant fait grève massivement, le mouvement eut un succès inespéré.

Il est intéressant d'analyser à l'occasion de cette grève, le rapport hiérarchique entre professeurs et étudiants, le fameux rapport "maître-élève", cela pour détruire le mythe du soi-disant contact démocratique entre professeur et étudiant aux USA, mythe qui est aussi répandu chez les professeurs tenants de la sociologie américaine en Sorbonne que parmi les étudiants de gauche. Si les professeurs connaissent leurs étudiants par leur nom, le rapport est très superficiel et très hiérarchisé, car c'est le professeur qui détient l'atout suprême du pouvoir à l'université : la note mise en fin de trimestre ou de semestre. Ainsi j'ai écouté une conversation téléphonique entre une de ces "teaching-assistant" et l'un de ses élèves. Il voulait savoir si elle faisait grève et s'il risquait une sanction quelconque en n'assistant pas au cours. Elle répondit qu'elle faisait grève et que de toute façon, c'est elle qui déterminait la note de fin de trimestre. Tous ses étudiants lui ont téléphoné, aucun n'est venu au cours. Il est certain qu'ils étaient du côté des grévistes, mais si les "teaching-assistants" n'avaient pas fait grève, les étudiants "sous-gradués" seraient allés au cours, par peur d'avoir une note éliminatoire. On voit donc quelle dictature les professeurs américains peuvent exercer sur leurs étudiants. Il faut être au cours et ne pas dormir, sinon le maître peut vous exécuter en fin de trimestre. Ce "rapport démocratique" dont se vantent les partisans français du système américain est plus proche du droit de vie et de mort. Certains américains qui ont une vue stéréotypée de la France m'ont affirmé que si la réforme Fouchet était appliquée en France, on en reviendrait au "droit de cuissage". Etant donné l'âge des professeurs en Sorbonne, cela pourrait être amusant.

Ces "teaching-assistants", de leur position initiale de septembre 1964 : défense

de leurs droits garantis par la constitution, passèrent à la création d'un syndicat propre à leur profession, affilié à l'American Federation of Teachers. Enfin décembre 1965, le syndicat des "teaching assistants" prit position contre la guerre du Vietnam malgré une minorité hostile qui avait peur de perdre des adhérents à cause de cette prise de position. L'administration a évidemment cherché à réduire le nombre de ces "teaching-assistants" à la rentrée de septembre 1965, mais pas suffisamment pour

diminuer leur importance, car ils sont essentiels à la marche de l'université : le capitalisme américain est là encore soumis à ses contradictions internes. Même s'ils sont moins visibles à la télévision que les beatniks, ces "teaching-assistants" constituent l'ossature réelle et solide du mouvement étudiant américain, même s'ils sont peu nombreux parmi les leaders du mouvement. Dans une bataille il faut des fers de lance, mais aussi des cuirasses.

du beatnik au vietnik



En septembre 1964, il y avait 24 000 soldats U.S. au Vietnam, un an plus tard ce nombre était presque multiplié par 10. Si l'hiver 64-65 a été occupé par le "Free Speech Movement" (FSM) qui défendait les droits constitutionnels des citoyens américains de l'université de Berkeley, ce fut en fait le hors-d'oeuvre d'un mouvement qui sera plus long, celui du Vietnam Day Committee (VDC) ainsi appelé en raison des journées de protestation sur le Vietnam. Les beatniks se sont engagés dans le FSM dès le départ, ont participé au folklore qui a fait partie du mouvement pendant toute sa durée. Après un discours de Mario-Savio, John Baëz a chanté au micro du FSM. Les étudiants se sentent de plus en plus concernés par une guerre commencée par l'administration démocrate élue en 1960. Le beatnik s'occupe du Vietnam, il est donc devenu Vietnik. Hate, une organisation politique estudiantine de gauche, propre à

Berkeley, a présenté un film que le Vietcong leur avait envoyé. On y voit un vietcong grimper en haut d'un arbre et, de son fusil, abattre un jet américain dont on voyait ensuite les débris fumants. O symbole ! L'assistance, muette jusque-là, a été secouée par quelques applaudissements, sans protestation. Les autres étudiants se sentent de plus en plus concernés, ils ont des "chances" grandissantes d'être envoyés au Vietnam. Et même les futurs cadres des grosses entreprises américaines, les élèves de "business administration" (équivalent HEC) ne sont pas chauds pour aller défendre l'impérialisme américain au Vietnam avec leur propre chair. Ils deviennent très vite partisans des solutions préconisées par Robert Kennedy, Fullbright ou autre sénateur Gruening. La prise de conscience est encore très lente. Les étudiants sont contre la guerre aussi bien pour des principes moraux que parce qu'ils n'ont pas envie de risquer de se faire tuer sans aucune motivation. Lors du

FSM, ils luttèrent contre l'administration et les Régents de l'université (personnalités des affaires) qui ont la haute-main sur la destinée de l'université. La contestation ne s'élevait au niveau global du régime politique que dans des cas très isolés. Même les beatniks n'ont pas une conception précise du régime contre lequel ils se rebellent. Dans le cas du Vietnam ce n'est qu'il y a trois mois qu'un des leaders du VDC (Jerry Rubstein) a déclaré à sa sortie de prison que la lutte pour la paix au Vietnam était une lutte contre le régime américain. Cela est une vue très peu répandue, même chez les étudiants.

les étudiants isolés ?

Et ceux qui ne sont pas étudiants ? Ils sont pour la guerre, car il faut libérer la terre de ce fléau qu'est le communisme, de même que la médecine a libéré le monde occidental de la peste. De même que les Français étaient pour l'Algérie française, les américains sont pour la guerre. Les choses changent au fur et à mesure que les jeunes partent au Vietnam. L'individualisme peureux prend le dessus sur la volonté de croisade anti-communiste. Un père, goldwateriste militant, a cessé de parler en faveur de la guerre à partir du moment où son fils avait des chances de partir. D'ici qu'il épouse les thèses de Robert Kennedy, il n'y a pas loin. Il est certain que les étudiants américains sont à la pointe du combat contre la guerre. Mais les autres américains, dont 70 % n'étaient pas au courant de la guerre il y a un an, prennent conscience de l'existence du problème. Les récents débats au sénat ont été retransmis sur pratiquement toutes les chaînes de télévision. Une certaine prise de conscience a lieu dans la population américaine. Prise de conscience qu'il y a la guerre et qu'elle ne se terminera pas forcément par une victoire, donc que des négociations doivent être ouvertes. Cette prise de conscience n'est en rien une prise de conscience contre le régime.

Le rôle historique

du peuple américain

Il est probable que la guerre se terminera, probablement pas de sitôt, mais qu'elle se terminera par une négociation avec le Vietcong comme l'a préconisé le sénateur Kennedy. Il est possible qu'un débat ait lieu au sein du parti démocrate, de façon très feutrée, le clan Kennedy cherchant à prendre la place de Johnson pour les prochaines élections présidentielles. De toute façon, les politiciens américains sentiront venir le vent, et Johnson est un très fin politicien, en ce qui concerne son habilité de rester en place.



Economiquement, l'économie américaine ne souffrira pas de façon substantielle de la perte du Vietnam et éventuellement de tout le sud-est asiatique. Il ne faut donc pas s'attendre à des bouleversements politiques très grands, tels une prise de conscience des américains de la nature impérialiste de leur régime.

Il faut espérer que cela viendra plus tard. Un ami communiste brésilien me disait aussi que les américains peuvent abandonner le Vietnam, mais pas l'Amérique latine, jamais ils ne lâcheront ces pays et avant tout le Venezuela (60 % de l'investissement US en Amérique latine y est concentré). C'est dans mon pays, c'est parmi mon peuple qu'il y aura les plus grands massacres que l'histoire ait jamais encore vu, disait-il. C'est probablement à ce moment là que le capitalisme américain jouera le sort du monde en même temps que le sien. Au moment où les américains seront prêts à déclarer une guerre atomique plutôt que d'accepter le suicide économique de leur système capitaliste qui suivra l'abandon de leurs possessions économiques d'Amérique latine, le rôle du peuple américain sera d'une importance primordiale pour l'avenir de la

planète. Il est possible qu'à ce moment là la prise de conscience contre la guerre en Amérique latine soit une prise de conscience contre la nature même du régime actuel des USA, puisque les capitalistes américains joueront leur avenir en Amérique latine. C'est pourquoi il faut examiner avec beaucoup d'attention et de sympathie tous les développements de l'opposition aux USA. C'est d'eux aussi bien que des masses révolutionnaires paysannes des pays sous-développés que dépend notre avenir : socialisme ou barbarie consécutive à une guerre atomique.

Tristan Mirand



Tribune Etudiante – Nlle série. Mars 1966 – N° 3
PP. 23 à 26